

Incivilité

L'affaire de tous-tes

Au café de la presse et dans les chancelleries on abuse d'un étrange vocable : *l'incivilité*. Ne s'agit-il pas d'une tentative maladroite de camoufler la réalité ? Il est urgent de nous interroger sur le contenu de l'avenir que nous proposons à la jeunesse et sur les moyens que nous sommes prêts à consentir (partager) pour lui donner une qualité stimulante.

Les jeunes (encore une fois) boucs émissaires

Le "jeune" et l'"immigré" partagent un étrange destin. Ils sont affublés de la toison du bouc émissaire sur lequel se déversent les incuries, les échecs, les égoïsmes et les peurs de ceux que l'on appelle les "adultes". Et malheur à celui qui est à la fois jeune et immigré. Tant qu'il y aura de la misère il y aura de l'immigration. Et heureusement, car le Vieux Continent a besoin de main-d'œuvre bon marché. Tant que trop de jeunes seront confrontés à des horizons bouchés, ils feront des "bêtises". Encore faut-il avoir le courage politique de le reconnaître.

La gestion des mots

Le vaurien, le voyou, le délinquant ont fait place au "jeune en difficulté", au "jeune coupable d'incivilité". On lisse les mots parce qu'il s'agit souvent de nos enfants dont on dit de moins en moins qu'ils sont à "l'âge bête".

Les ados se font plus rares et il faudra bien que quelqu'un cotise pour notre AVS. Pour trier l'ivraie et le bon grain on a créé les casseurs, les bandes et même les bandes de casseurs. On s'applique à détecter chez eux les polytoxicomanies. Celles que l'on "pardonne" largement aux adultes.

Le seuil de tolérance

Plongez dans vos souvenirs et ceux que vos parents vous auront peut-être confiés. Cette écolière que les camarades déshabillaient et caressaient avec des orties. Ces bagarres entre petits clans : des bras cassés et des saignements de nez. Ces "farces" qui ne craignaient pas de s'exprimer par des dégradations.

Pour ne se référer qu'aux cinq dernières décennies, les forces de police ont été appelées à réguler des manifs de jeunes, le plus souvent imprévisibles. Et pas seulement à Zurich et à Lausanne.

Relisez les commentaires des médias et des Autorités, vous découvrirez un discours péniblement répétitif sur les tares de la jeunesse. En 1969, une sage manif d'étudiants à Fribourg inspirait à un éditorialiste la solution définitive : la fessée. Les baisers appuyés entre ados à l'arrêt de bus n'attirent plus les foudres, mais l'occupation déferlante de ces mêmes bus et les insultes à la maîtresse font peur.

La construction de la peur

Parlons-en de cette peur. Qui élabore le plan du journal de Poivre d'Arvor ? Qui distille la peur d'une prétendue faillite de l'AVS ? Ce ne sont pas les jeunes "incivils". La crainte du glaive princier ou du fouet du bailli a servi de technique de gouvernement pendant des siècles. Aujourd'hui, on a affiné les technologies pour économiser les balles de caoutchouc. On dilue une dose de peur au jour le jour. Ça modère les aspirations et contient les revendications, les groupes

sociaux étant dressés les uns contre les autres. La mise en scène des “ errements ” de la jeunesse fait sans doute partie de cette panoplie.

Si tu travailles bien à l'école...

Les jeunes aussi ont peur. Ils vivent un paradoxe. Jamais ils n'auront eu un tel accès à la formation. On peut étudier longtemps, même les filles, et l'éventail du possible s'est considérablement élargi. La proportion de filles et garçons accédant aux formations secondaires et professionnelles est allé croissant. Mais ces jeunes ont rencontré deux vilaines surprises.

D'abord, la perspective de l'échec scolaire de plus en plus connoté comme une disqualification personnelle malgré la prolifération des propos rassurants destinés à mettre un baume suspect sur cette dure réalité. Et même en cas de succès, des pans entiers des champs professionnels sont bouchés ou marqués par l'insécurité. C'est ainsi que beaucoup anticipent des malheurs, improbables peut-être, mais peut-on leur en faire grief ? La phrase magique “ si tu travailles bien à l'école... ” ne connaît plus l'efficacité d'antan. De là à glisser dans les sentiers de la révolte, il y a un pas que certains franchissent. Ils ont perdu le moral et les voies d'un sursaut leur paraissent impraticables. La compétition omniprésente n'est pas là pour les rassurer. Un jeune qui jette l'éponge ça peut faire mal, ça coûte de l'argent et, il faut le redire, ça peut conduire au suicide.

Cécité sur les relations intergénérationnelles

Que l'on se rassure, elles sont encore relativement solides. Mais les conséquences de l'heureux allongement de la vie et de la cohabitation systématique de trois à quatre générations n'a pas encore induit les mesures suffisantes pour qu'une solidarité praticable se trouve véritablement stimulée.

Le fait que les jeunes et les jeunes familles soient devenus les groupes sociaux les plus exposés à la pauvreté, n'a pas trop ému, ni suscité des mesures d'urgence. La pauvreté est rarement une tare imputable à l'incurie des victimes, elle est produite par les règles du jeu de ce que l'on appelle “ le développement économique et social ”. Pour celles et ceux que l'on abandonne sur le bord du chemin, quel sens peut avoir le mot civilité ? La tentation de “ taper ” et de “ casser ” peut être forte, et elle se traduit en actes. Qui osera dire : “ Mesdames et Messieurs les retraités qui appartenez à cette majorité d'entre vous qui disposez d'une bonne retraite et d'une coquette fortune, vous êtes responsables de l'accueil de ces jeunes qui vous font peur. Qu'on se le dise, la solidarité n'est pas une émotion ponctuelle, elle se vit dans la durée. Parmi les filles et les fils de mai 68, combien ont dilué leurs idéaux dans les délices de la carrière et du succès... fussent-ils bien mérités. Et voilà que leurs petits-enfants commencent à les inquiéter par leurs incivilités.

Pas de malentendu

Ces propos ne sauraient être lus comme une tentative de diluer les responsabilités, de gommer les problèmes et, pire, de nier les faits. D'autres études et documents étalent avec précision et lucidité les nouvelles expressions, parfois violentes de l'“ âge bête ”. Des parents se sentent dépassés. Des enseignants sont malades ou sans voix. Mon jeune ami et voisin, 20 ans, assure la sécurité des trains, le soir. Il connaît les incivilités. Le défi que nous devons relever concerne toutes les générations.

La chasse aux coupables n'a jamais débouché sur autre chose que des invectives et de nouvelles violences. Au-delà d'une régulation du quotidien qui impose la négociation et la prévention, il est urgent de nous interroger sur le contenu de l'avenir que nous proposons à la jeunesse et sur les moyens que nous sommes prêts à consentir (partager) pour lui donner une qualité stimulante.